

LES SOUTERRAINS D'AUBENTON

Je dois à l'insistance de la Vice-Présidente de la Société Archéologique de Vervins de présenter à votre Assemblée une modeste relation sur le sous-sol de la Cité Aubentonnoise ; je lui en suis reconnaissant, et, je rends un hommage ému à M. Noailles, dont le nom et le souvenir restent profondément gravés dans toutes les mémoires.

Je m'excuse à l'avance, si ce travail personnel comporte quelques probabilités ou certaines déductions peut-être discutables ; ne manquons-nous pas, en effet, de données précises sur les premiers siècles de notre histoire régionale ? Mais, les pierres parlent d'elles-mêmes ; nos vieilles chaussées et leurs points d'aboutissement nous font lire à livre ouvert les pages bien éloquentes de notre passé.

J'accepterai bien volontiers les suggestions ou mises au point que susciterait ce rapport, dont le seul souci est d'apporter un nouveau témoignage aux splendeurs de notre belle Thiérache.

Aubenton est l'une des bourgades les plus anciennes de la Thiérache, au même titre que Vervins et La Capelle. Située à la pointe extrême de la frontière, sur une chaussée romaine secondaire allant de Reims à Bruxelles, les Gallo-Romains en firent un camp retranché considérable, d'une superficie d'environ 37 Ha., pouvant assurer leur sécurité contre les attaques ou invasions venant du Nord-Est, ou constituant une base de soutien pour la progression de leurs armées. Ils engagèrent d'immenses travaux au nord et au sud de la rivière du Ton, dans un quadrilatère défendu au levant et au couchant par des ouvrages en sentinelle.

Nous n'avons pas ici à entrer dans les détails de la formidable rencontre des tribus ou peuplades de l'Est, qui venaient se heurter à la puissance romaine, et allaient donner essor au III^e siècle à notre civilisation, avec l'influence bienfaisante du christianisme. Mais la pénétration de l'Evangile ne se fit pas sans une sanglante et opiniâtre résistance ; et d'après un manuscrit, hélas disparu, dont l'abbé Chaffaux, doyen d'Aubenton en 1812, et mort en 1839, donna des extraits dans un journal de la région, des chapelles souterraines existaient, où, dans les premiers siècles de notre histoire, on célébrait en secret les mystères de la Religion chrétienne.

Ces abris, laissés en suspens ou peut-être oubliés durant quelques siècles, durent être repris et amplifiés aux XIV^e et XV^e siècles, en raison des nécessités du temps, et eu égard aux rivalités qui menaçaient la frontière flottante de la Thiérache ; une ligne de démarcation semble avoir été établie à l'époque, qui avait comme soutien les places fortes de Maubeuge, La Capelle, Aubenton et Rocroi, et imposait à ces villes l'obligation d'un système de défense capable de résister à toute invasion et de garantir l'intégrité du territoire.

Les historiens du temps ne donnent aucun détail sur la construction de ces retranchements : Dom Lelong parle de caves profondes qui parcouraient le sous-sol et devaient assurer la sécurité des habitants et de la garnison qui la défendait. Dans sa chronique, Froissart en donne cette description :

« Cette ville était autrefois fort commerçante en étoffes et en vins. Il y avait maîtrise de tous arts et métiers, ce que justifient les anciennes chartes et règlements à ce sujet ; elle faisait l'entrepôt de la fourniture des vins pour la Flandre. Les caves, d'une hauteur et d'une étendue considérables qui s'y trouvent en font foi ; leurs constructions paraissent avoir beaucoup plus coûté pour la plupart des maisons dont elles dépendent et n'avoient pas été faittes pour la simple provision des propriétaires ; elles sont, certaines, d'une élévation à pouvoir y tourner avec une voiture de foin, ayant les voûtes cordonnées faittes en carreau de pierres de taille, de chaque côté ; plusieurs petits caveaux en voûte aussi cordonnés, pour y resserrer séparément différents vins en cercles ou en bouteilles, ayant toutes, les supérieures comme les profondes, des portes de communication les unes aux autres, s'en trouvant même encore dont les portes de communication sont totalement de fer, ce qui prouve qu'elles servaient aussi de casemattes et de retraites aux habitants dans les temps de guerre, et que l'on s'y défendit ; ce qui en fait conviction, c'est qu'on ne peut ouvrir la terre qu'on n'y trouve des os de morts. »

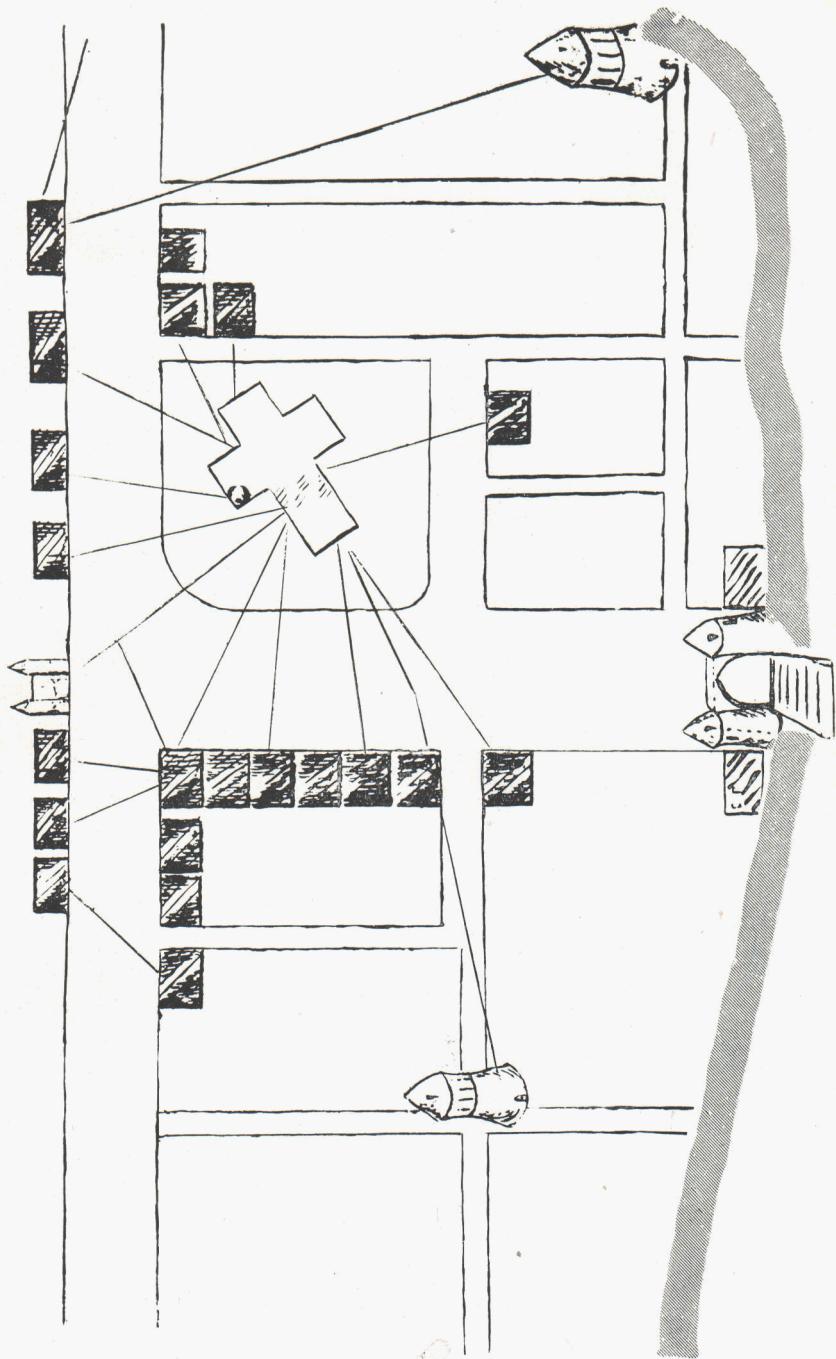
C'est, semble-t-il, après la prise d'Aubenton en 1340, par le duc de Hainaut, que ces travaux durent s'accomplir.

Les Hainuyers, ou soldats du Hainaut avaient massacré 2.000 habitants et soldats ; le sang coulait à flots à la rivière, et les survivants en avaient consacré l'horreur en dénommant la rue du chevet de l'Eglise « la rue du sang », appelée depuis « rue du sac ».

A la suite de ces journées tragiques, les limites de la place forte furent réduites de moitié, et sa frontière-sud ramenée à la rive droite du Ton et gardée par un pont-levis, dont nous avons tout récemment admiré les vestiges de la puissante structure.

Je vous invite maintenant à me suivre dans ce dédale intéressant du sous-sol d'Aubenton, où j'ai pu me livrer à une

Aubenton - PLAN DU SOUS-SOL



étude passionnante, avec la gracieuse autorisation des propriétaires.

Il faudra vous munir de lampes, de bottes et même de piolets pour explorer certaines caves. C'est ainsi, qu'à plusieurs reprises, avec quelques jeunes, avides d'imprévu, nous avons prospecté, pataugé dans d'invraisemblables dédales, au point qu'un jour une propriétaire, ne nous voyant pas remonter au bout d'un assez long temps, se demandait avec inquiétude si nous n'étions pas victimes de quelque aventure.

Il y a une vingtaine de caves, plus ou moins bien conservées, de deux et même trois étages ; le niveau de la rivière étant plus haut que jadis, certaines sont envahies par des infiltrations ; mais elles conservent néanmoins leur solidité, malgré de nombreux éboulements, qui proviennent en partie des surcharges ou ébranlements d'une importante circulation. Elles comportent DE VASTES SALLES de 25 à 50 m², d'une élévation de voûte de 4 à 8 mètres, avec des cheminées d'aération dans les voûtes ; chaque cave a son puits, ou même, comme à l'Hôtel de Ville, un réservoir creusé dans le tuf.

C'est donc, à notre avis, dans le courant du XIV^e siècle que l'on dut entreprendre ce travail gigantesque en pierres de taille bien assemblées, bien alignées, aux voûtes en plein cintre, sans nervures, aux chambres spacieuses, communiquant entre elles par des couloirs, formant un immense réseau de circulation, dont l'Eglise est le centre, et où convergent toutes les issues.

On peut supposer que les moines de Bonnefontaine, abbaye célèbre à l'époque et dont l'influence était profonde dans la région, ont été les architectes de ce formidable travail, où rien n'a été laissé à l'aventure : tout a été minutieusement calculé, étudié, suivant les ressources du temps.

Dénommée par erreur « Le Moustier », notre Eglise était fortifiée, et sa tour, que surmontait autrefois une chambre de 6 à 8 mètres, portait son clocher assez haut (quelque 80 mètres) pour faire contrôler par sa vigie tous les environs à plusieurs kilomètres à la ronde ; son escalier en colimaçon devait accéder dans les fondations à une chambre où se rejoignent les différentes artères : en font témoignage, les plans minutieusement relevés ou découverts et qui prouvent que des communications bien étudiées mettaient en rapport tout le système de fortifications de la place ; la population ne devait gêner en rien les opérations de défense, elle se réfugiait, sur ordre ou spontanément, dans ces abris qui lui garantissaient sécurité et salut.

L'Eglise est donc le centre de cet immense réseau ; l'occasion nous a été donnée tout récemment de détecter au moyen du pendule sous les 2^e et 3^e travées de la Grande nef, et à 7 ou 8 mètres de profondeur, une chambre de 8 à 10 mètres de côté, où se rejoignent 16 boyaux, l'un d'eux provenant de la cave

de la maison Desson, au Nord, débouchait dans l'escalier du beffroi. (1)

Nous allons donner la préférence de notre visite à l'Hôtel de Ville : d'après son modèle, nous jugerons des autres caves.

Par quinze marches, nous débouchons, à six mètres de profondeur, dans une salle voûtée de 25 m² de superficie qui, par un boyau de 2 m. 50 de long, donne accès à une autre salle de mêmes dimensions ; à gauche de ce premier escalier, un four a été aménagé. A l'extrémité-sud de la seconde enceinte, on se trouve devant un autre escalier assez rapide, que nous estimons à 45 degrés, et composé de 27 marches, descendant à onze mètres de profondeur environ ; il aboutit à un couloir de 3 mètres 30, terminé à droite par un puits profond de 3 mètres, et à gauche, par un couloir en équerre débouchant dans une salle également voûtée, longue de 23 mètres et large de 5 mètres, orientée vers le Nord et parallèle à la précédente. C'est là que le chercheur essaie de découvrir une issue vers l'Eglise, mais dont le passage a été obstrué par suite d'effondrement.

Ici trois points retiennent notre attention :

1^o) un réservoir, mentionné plus haut, creusé dans la pierre, de 3 mètres de long sur 2 mètres de large, et 2 mètres 50 de profondeur, contenant une eau limpide et à niveau constant ;

2^o) face à nous, dans le mur de clôture, apparaissent les vestiges bouchés d'une sortie allant vers le Nord-Est, en direction du hameau de la Hayette ;

3^o) et à notre droite, des indices également obstrués d'un couloir donnant communication avec la maison Schmidt.

Des anfractuosités en plein cintre et peu profondes ont été aménagées dans la muraille Sud-Est et sans doute afin d'en assurer la solidité ; en effet, elles ne paraissent pas avoir jamais été ouvertes.

Nous n'avons pas ici de troisième étage, comme cela se présente ailleurs ; mais il n'empêche que le niveau du sol se trouve à peu de chose près à la même profondeur que dans les caves voisines.

Si elles ont des ressemblances communes, c'est-à-dire construites d'après un plan général, certaines autres méritent d'être étudiées de façon plus approfondie : je ne parlerai pas de celle de la maison de M^o de Jumé ; dans le courant du siècle dernier, son propriétaire, marchand de vins, y a fait des aménagements peu heureux ; mais je citerai celle de la maison Henrard, très curieuse dans ses dédales, et en raison de sa situation qui la mettait en relation avec les souterrains

(1) Cf. Le plan hors-texte.

du voisinage ; malheureusement, la prospection a été rendue difficile, sinon impossible, à cause des éboulements qui ont obstrué les passages.

La cave de la maison Schmidt a la descente assez difficile : les propriétaires qui s'y sont succédé ne l'ont pas entretenue, loin de là ; un escalier d'au moins 25 marches a totalement disparu sous un monceau de terre et de détritus ; nous avons malgré tout tenté la descente, pour arriver dans une chambre de grande dimension, mais où l'eau suinte de toutes parts, transformant le sol en un véritable marais.

La cave voisine de la maison Desson, dans un meilleur état de conservation, amorce comme la précédente, une sortie vers le Nord, et suivant un plan légèrement incliné, qui devait aboutir à environ un kilomètre de là au hameau de la Hayette. C'est là certainement que se trouvait la sortie : le locataire de la ferme principale du hameau me disait avoir projeté dans l'orifice une grande quantité de matériaux et de détritus dont il voulait se débarrasser, et afin d'en combler la profondeur.

Un autre souterrain qu'il serait intéressant de visiter, est celui du manoir, ancienne maison de la Duchesse de Guise, du XVII^e siècle ; je ne parle pas de la cave elle-même, qui a été aménagée ou transformée par les soins des différents occupants ; mais M. Lefèvre, qui l'habite en ce moment, nous a montré un orifice qui, suivant son dire, s'orienterait vers le château de Rumigny, en passant par la ferme du Carbonnet, sur terroir de Bossus. Mais laissons cela pour l'instant à la légende ; la croyance populaire a tôt fait d'imaginer le mystérieux. Ce souterrain serait plutôt relié à la tour du Moulin, flanquée sur la rivière et qui défendait la place au Levant.

Il serait fastidieux de prolonger notre visite ; espérons qu'un jour il nous sera possible d'admirer sous l'Eglise le noeud de tout ce réseau souterrain et d'y revivre par la pensée l'histoire d'une époque où l'on voyait grand et beau, où l'on s'inspirait du divin.

Il est regrettable que l'on ne se soit jamais occupé de la préservation du sous-sol d'Aubenton ; qu'aucune mesure n'aît été prise pour le sauver de la destruction ou même de l'oubli.

Les pouvoirs publics, s'appuyant sur l'autorité des Beaux-Arts, auraient pu conserver un droit de regard sur ces vestiges de l'histoire, en organiser l'entretien et la conservation en y intéressant les habitants.

Nous en montrerons le bien-fondé, en revivant le souvenir des derniers jours de l'occupation, des 30 et 31 août et 1^{er} septembre 1944...

...Nous avions vu arriver un matin une compagnie de S.S. qui couvrait la retraite des Allemands et devait retarder la progression des troupes libératrices. Le conseil fut donné aux

habitants de se réfugier dans les caves et de se mettre ainsi à l'abri contre les bombardements éventuels. Chaque famille, suivant ses préférences, cherche son asile, mis bénévolement à sa disposition ; et on s'installe tant bien que mal dans ces dortoirs improvisés. L'humour des uns tempérait les craintes des autres ; un éclairage de fortune donnait une impression de catacombe ; le soir venu, le Doyen passait dans les cantonnements et souhaitait « la bonne nuit » à ses paroissiens, après les avoir recommandés à Notre-Dame d'Aubenton.

Le 1^{er} septembre fut une journée tragique, durant laquelle la bataille fit rage ; la veille jusqu'à minuit, les Allemands avaient miné le pont, qui devait sauter à 9 heures du matin ; et, à partir de ce moment, jusqu'à 6 heures du soir, un canon sur tank faisait la navette dans la rue principale, crachant ses obus alors que les mitrailleurs, embusqués aux coins des rues, envoyoyaient leurs rafales dans la direction du Sud. L'artillerie et les mitrailleuses américaines répondaient avec non moins de violence ; et l'on n'eut à déplorer que des dégâts matériels ; les souterrains d'Aubenton avaient garanti la sécurité de nos concitoyens.

Qu'il me soit permis d'exprimer un regret : deux maisons se trouvaient au chevet de l'Eglise, sous lesquelles s'allongeaient des souterrains ; sous prétexte d'urbanisme, on acheva de les démolir, alors qu'elles étaient encore réparables, et l'on jeta les matériaux dans les trous béants des caves. On opposera à mes doléances les nécessités du moment, le besoin de modernisation et d'urbanisme, etc... ; mais tout de même, le clinquant du présent ne devrait pas faire oublier les splendeurs du passé, et le ciment armé ne remplacera jamais la robustesse ni l'harmonie de nos pierres.

C'est ainsi que, pour rétablir le pont sur la rivière du Ton, les Ponts-et-Chaussées ont employé des tonnes de ciment ; ironie des choses, les ouvriers ont mis à jour les fondations de l'ancien pont-levis du XIV^e siècle : nous avons admiré ces fondations robustes, profondément encastrées, bien alignées, que l'usure du temps n'a pas mordues ; elles ont résisté aux mouvements et perturbations du sol ; mais elles doivent, comme le reste, subir l'oubli du tombeau.

N'en n'est-il pas de même de l'ancien corps de garde, qui flanquait en amont et sur la rive droite les ouvrages du pont-levis ? Alors que l'on en creusait l'emplacement, en vue d'y bâtir un nouveau bureau de postes, les terrassiers ont mis à jour, à environ deux mètres de profondeur, un dallage en pierres de taille, de 16 m², et ont retrouvé une plaque de cheminée aux armes de Lorraine, et des braises du foyer. On n'en parlera plus, seule cette relation aura tiré de l'oubli le pont-levis et le corps de garde, illustrés dans nos annales par la prise d'Aubenton en 1595, par les troupes d'Henri IV.

Cette communication fait partie d'un travail plus complet qui essaie de mettre en valeur les richesses de notre Cité et les fastes de son passé : espérons qu'un jour il sera possible d'ajouter ce fleuron aux Armes d'Aubenton.

Alphonse PIRE,
Curé-Doyen d'Aubenton,